d'Europe la leur imposaient comme indispensable à leur propre sécurité.

Ce livre aborde presque toutes les questions. L'homme politique et l'économiste ne le liront pas sans fruit; le commerçant y trouvera des avertissements utiles, le colon des renseignements importants, l'archéologue et le touriste des notions qui les guideront dans leurs voyages; enfin le naturaliste pourra y recueillir bien des faits non encore observés.

Je ne me suis pas assujetti dans cet ouvrage à une méthode bien rigoureuse. Je quitte un sujet pour passer à un autre; puis je reviens plus tard au sujet que j'avais abandonné. Les notions et les faits qui se tiennent par des rapports naturels se trouvent disséminés, entrecoupés de faits et de notions d'un ordre tout différent. Une distribution logique des matières semblerait plus commode pour le lecteur qui veut s'instruire; elle faciliterait ses recherches. Cela est vrai, mais dans ce livre je m'adresse bien moins aux savants qu'à la partie la plus éclairée des gens du monde. Je voyage, et je dis ce que je vois sur ma route. En me suivant dans mes excursions, on peut goûter le plaisir de la variété, qui a pour tous un attrait si puissant. Ai-je atteint mon but en m'écartant ainsi des règles d'une méthode rigoureuse? C'est au lecteur qu'il appartient de décider la question.

LE MEXIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

plus particulièrement l'attention de l'Espanne

Projets sur la communication des deux mers par l'isthme de Panama, le lac de Nicaragua et le fleuve du Goatzacoalco. — Colonisation du Goatzacoalco. — Entreprise de M. Laisné de Villevêque. — Départ du Havre. — Idée du voyage. — Le Petit Eugène et la Glaneuse. — Passage de la barre Minatitlan. — Mensonges des directeurs de la colonie. — Désastres des expéditions et motifs de leurs malheurs. — Campements sur les bords du fleuve. — Indiens de pure racc. — Indiens métis. — Voyage à Acayucan. — Cosoliacac. — Altipan. — Doña Marina, appelée aussi la Malinche. — Mœurs des habitants d'Altipan. — Premier repas à la mexicaine. — Cris dans le désert. — Épisode sur la chasse au singe. — Village de Soconusco. — Acayucan, Sa situation. — Chiques, — Cultures abandonnées.

La pensée de joindre l'Atlantique au Grand Océan par un canal traversant le continent américain a été plusieurs fois l'objet de sérieuses considérations. D'habiles ingénieurs furent envoyés d'Europe par les rois d'Espagne pour explorer les lieux qui semblaient les plus propres à la réalisation de ce projet; mais soit qu'on jugeât les difficultés insurmontables, soit que les dépenses parussent excessives, on y renonça, bien que cette communication inter-océanique dût abréger les distances, faciliter les transactions commerciales avec la côte occidentale du nouveau continent, et créer une source de richesses pour

la contrée qui ouvrirait ainsi un passage aux marchandises d'Europe, d'Amérique et d'Asie.

Le lac de Nicaragua, l'isthme de Panama et celui de Tehuantepec ont été les trois points proposés pour la jonction des deux mers. Quoique le premier offrît une communication plus facile, le second un trajet plus court, l'isthme de Tehuantepec fixa cependant plus particulièrement l'attention de l'Espagne; et les Cortès adoptant les conclusions de la régence du royaume au mois d'avril 1814, autorisèrent le gouvernement à y commencer les travaux du canal projeté.

Une nouvelle exploration des lieux fut faite en 1842, au compte d'un capitaliste de Mexico, M. Joseph Garay, qui avait obtenu une vaste concession de territoire sur les bords du Goatzacoalco, à la condition d'y porter une colonie et d'y ouvrir une communication entre les deux mers. Les ingénieurs chargés de cette commission reconnurent la possibilité de canaliser l'isthme au moyen des rivières du Goatzacoalco, du Malatengo, du Chichihua, du Tarifa, du Monetza et du Chicapa, lesquelles, à partir du plateau de Tarifa, coulent en sens opposé; les quatre premières, vers le golfe du Mexique, et les deux autres vers les lagunes de Tehuantepec. soit qu'on jugeat les difficultés .soquines par

Cette entreprise toutefois était au-dessus des forces d'un spéculateur vulgaire : aussi M. Garay ne songeat-il qu'à réaliser des bénéfices sur la vente de son privilége. Plusieurs années se passèrent en démarches infructueuses auprès des capitalistes d'Europe; tous

furent éblouis; aucun n'osa s'aventurer dans une aussi grande affaire. Enfin l'Américain Sloo acheta le privilége, et cet événement remit en conflit les intérêts, les passions des Mexicains et de leurs ambitieux voisins. La guerre était devenue imminente entre les deux peuples, lorsque le président Ceballos, à son entrée au pouvoir, au commencement de 1853, sut habilement conjurer l'orage.

Depuis lors, contre l'attente générale, la Compagnie américaine n'a rien fait: après s'être ainsi avancée, elle recule devant les difficultés. Tandis que les travaux de percement de l'isthme de Panama s'achèvent, la voie de jonction par le Goatzacoalco reste encore un problème (1)1.

Si les Américains eussent procédé dans cette circonstance avec l'activité qui fait des sociétés anglosaxonnes autant de ruches d'abeilles, cette œuvre serait bien près d'être achevée, et le flot des populations qui s'y porteraient d'Amérique et d'Europe féconderait déjà ces rives sauvages de son limon civilisateur, changeant en cultures méthodiques une végétation déréglée, en fruits précieux de stériles produits.

En attendant que cette transformation se réalise par la puissance d'action de ces infatigables pionniers, on lira peut-être avec intérêt quelques notices sur la nature des lieux dont nous parlons, sur leur climat, leurs produits, ainsi que sur la solution du problème de colonisation dans ce pays qu'une tentative malheureuse a déjà mis en mauvais renom. Mais avant d'en-

¹ Voyez les notes qui se trouvent à la fin du volume.

trer en matière, remontons aux causes qui m'ont amené au Goatzacoalco, et aux circonstances de mon voyage qui ont rapport à la colonisation.

Après les événements de 1830, je pris le parti de chercher en Amérique des moyens d'existence indépendants des opinions politiques et de tout système de gouvernement. M. Laisné de Villevêque venait de publier ses brochures sur la colonie du Goatzacoalco, et de tous les points de la France des colons de conditions diverses accouraient au Havre, enthousiastes de cette terre promise, pour laquelle ils quittaient leur patrie, qu'un si grand nombre d'entre eux ne devaient plus revoir! Je fus séduit à mon tour par les promesses de ce questeur de la chambre des députés, à qui je supposais honneur et bon sens, et je me rendis au Havre avec MM. Gabard, de Bourges, pour veiller au chargement du navire qui devait nous porter au Mexique.

Arrêtons-nous un moment pour jeter un coup d'œil sur le prospectus publié par M. de Villevêque. Le gouvernement mexicain, y lisait-on, voulant peupler l'isthme de Tehuantepec et les bords du Goatzacoalco, lui avait concédé à cet effet un territoire fort considérable sur la rive droite de ce fleuve, à une cinquantaine de lieues de son embouchure. Pour encourager les colons, il leur était accordé pendant dix ans une exemption des droits d'entrée sur toutes les choses nécessaires à la colonie. M. Giordan, associé de M. de Villevêque, déjà établi sur les bords du fleuve, était à la tête d'une plantation magnifique de cannes à

sucre, de mais et de plusieurs centaines de mille pieds de cafévers, cacaovers, orangers, bananiers, etc. Il recevrait les colons à leur arrivée, s'empresserait de leur donner les moyens de s'établir le plus promptement et le plus commodément possible sur la concession, et on trouverait chez lui tous les secours dont on pourrait avoir besoin. Puis on recommandait aux chefs d'établissements de ne point emporter d'argent, parce qu'il ne leur serait d'aucune utilité dans le désert, mais de se pourvoir de vivres pour six mois après le débarquement, de se munir d'un matériel considérable d'exploitation, d'emmener pour ouvriers des artisans de différents métiers, en les associant par un contrat aux bénéfices futurs de l'établissement, etc. Voilà ce qui était dit aux colons. On va voir ce qu'ils ont trouvé à la colonie et ce qui leur est arrivé.

Nous avions espéré rencontrer au Havre quelque agent des directeurs de la colonie pour nous guider dans le choix, le fret et le chargement d'un navire; mais ces messieurs n'étendaient pas leur sollicitude jusque-là. Il fallut nous occuper seuls de détails que nous ne connaissions pas, et marcher en aveugles dans presque toutes nos opérations. Aussi qu'arriva-t-il? Nous fûmes trompés sur tout, et particulièrement sur le prix, la qualité et la quantité des vivres que notre commissionnaire fit mettre à bord.

Heureusement notre expédition ne se composait que de deux sociétés; il ne nous fut pas difficile de nous entendre et de pourvoir aux besoins de quarantecinq ouvriers et de quelques passagers pendant la traversée. Mais dans les autres expéditions, bien plus nombreuses que la nôtre, et où se trouvait une multitude de chefs différant entre eux de vues et de caractère. ou qui s'étaient reposés les uns sur les autres des soins que nécessitaient le départ et l'approvisionnement du navire, pour une navigation de deux mois au moins, une infinité de choses de première nécessité manquèrent : on ne s'en aperçut que lorsqu'on ne pouvait y remédier. Is builtus dauque listiga skylink om libap testing

Enfin le 27 novembre 1830, le brick le Petit-Eugène mit à la voile. Nous sentîmes un vif plaisir à voir s'éloigner les côtes de Normandie. Depuis plus de deux mois le vent nous était contraire, et ce n'était que par surprise que quelques navires sortaient de temps à autre du port, profitant d'un changement passager dans sa direction. L'impatience qu'un peu d'attente nous avait causée, jointe à la crainte de rentrer dans le canal, dominait en nous le sentiment pénible qu'on éprouve en quittant son pays pour se lancer dans une destinée aventureuse.

Avant midi, une pluie glaciale, accompagnée de bourrasques, commença à tomber; la nuit fut trèsmauvaise; la journée qui suivit fut plus mauvaise encore, et notre marche continua à être si souvent entravée de gros temps et de vents contraires, qu'au 1er janvier 1831 nous n'étions encore qu'à la hauteur des Açores, ayant déjà mis trois fois à la cape dans ce court trajet. My thickness of he gestalose with ab our

Pendant ce premier mois de navigation, nous eûmes. parfois bien à souffrir. Le Petit-Eugène n'ayant point

d'aménagements suffisants, nous avions dû faire construire dans la cale pour nos ouvriers un entre-pont fort incommode par son peu d'élévation; et pour nous, dans l'emplacement de la cambuse et sur le prolongement de l'entre-pont, une chambre qui ne recevait de jour et d'air que par une écoutille. Encore cette unique ouverture resta-t-elle près d'un mois hermétiquement fermée: les lames nous inondaient aussitôt qu'on l'ouvrait pour renouveler l'air.

Notre chambre, qui avait conservé sa première destination de cambuse, offrit pendant les huit premiers jours un aspect vraiment curieux. Qu'on s'imagine une salle de quatre pieds et demi de haut, entourée de lits où gisent des passagers demi-morts du mal de mer; puis des boîtes de conserves qui ont cassé leurs amarres, des pains de sucre, des sacs de pruneaux, des biscuits, des bidons de vin et d'eau-de-vie, etc., le tout pêle-mêle, s'entre-choquant à grand bruit en roulant de tribord à bâbord, et exhalant une odeur nauséabonde, band singuage son songet as mabas que

A défaut du mousse, l'un de nous se hasardait quelquefois à descendre de son lit pour mettre un terme à ce dégât; mais, peu sûr de ses mouvements, peu solide sur un plancher glissant, par un roulis qui faisait tremper dans l'eau les extrémités de la grande vergue, il arrivait le plus souvent qu'après de vains efforts il regagnait son lit, mouillé, meurtri et morconnaissance de Saint-Dominaue et longé Cab. ubnob

Mais l'année 1831 commença pour nous sous des auspices plus favorables; le temps devint superbe, et bientôt nous pûmes jouir de la chaleur des tropiques, presque toujours tempérée en pleine mer. Le capitaine nous dispensa de la cérémonie ridicule et grossière du baptême. C'est à peu de chose près tout ce qu'il fit de bien pendant le temps que nous passâmes ensemble (2). Cette cérémonie, qui consiste à inonder d'eau de mer les passagers qui franchissent les tropiques pour la première fois, n'est nullement divertissante; elle ne sert le plus souvent qu'à mettre tout le monde de mauvaise humeur.

Je me rappelle encore avec plaisir les soirées que nous passions sur le pont, et que nous prolongions presque toujours jusqu'à minuit. Confiants dans l'avenir, nous goûtions pleinement la douceur des heures présentes. Assis autour du banc de quart, nous aimions à rappeler des souvenirs d'enfance. Nos ouvriers allemands chantaient des airs de leur pays; et lorsque l'heure du punch arrivait, nous nous unissions nousmêmes en chœur aux refrains de Béranger.

Pendant ce temps, notre mauvais brick, creusant un sillon de feu dans les flots phosphorescents, s'avançait lentement, quoique bonnettes déployées, comme s'il portait à regret cette joyeuse réunion sur une terre de désolation! Lors même que le vent soufflait grand largue, nous ne filions guère plus de sept nœuds, et la lenteur de cette marche ne nous permit d'entrer dans la mer des Antilles qu'au 20 janvier. Ayant pris connaissance de Saint-Domingue et longé Cuba, nous errâmes encore longtemps dans le golfe du Mexique, ballottés par de gros temps, et ce ne fut que dans la

soirée du 13 février, le soixante-dix-neuvième jour de navigation, que nous découvrîmes le fortin démantelé qui commande l'embouchure du Goatzacoalco.

Le capitaine fit jeter l'ancre, remettant au lendemain le passage de la barre. Nous étions tous sur le pont, considérant avec une satisfaction silencieuse l'entrée de ce fleuve que nous regardions comme notre domaine, et ces immenses forêts que nous allions bientôt parcourir en maîtres. L'air était calme, le ciel parfaitement pur, et le volcan de Tuxtla 1 se dessinait à l'ouest sur les dernières gerbes de feu du soleil, comme au milieu d'une gloire magique.

La nuit étendait déjà ses ombres, lorsque la vigie signala une voile au nord. Bientôt cette voile devint plus distincte, et nous la vîmes avec surprise se diriger sur nous. C'était le brick la Glaneuse, qui, parti du Havre dix jours avant nous, portait aussi cent cinquante colons au Goatzacoalco. Les malheureux étaient restés trois mois en mer, et avaient souffert les avant-coureurs des maux qui les attendaient au terme tant désiré de leur voyage. Ils avaient, par l'imprévoyance du chef de l'expédition, manqué du nécessaire pendant la traversée, et les dernières distributions n'avaient été que de quelques onces de farine, que chacun préparait à sa guise pour son repas; puis, outre les tempêtes qu'ils avaient essuyées comme nous, ils avaient vu leur navire porté contre les récifs de la

d'Autrement dit pic Saint-Martin, entre Alvarado et le Goatzacoalco. Il fit éruption en 1793, et les cendres qu'il lança allèrent tomber à Perote, à cinquante-sept lieues en ligne directe.

côte de Tabasco, et les matelots se disposant déjà à défendre leur vie contre la rage des vagues. Il n'y avait qu'un hasard qui pût les sauver de la fin tragique qui les menaçait : ce hasard les sauva, et les abîmes de la mer les rendirent au Goatzacoalco, qui les réclamait comme sa proie.

La Glaneuse mit en panne non loin de nous; elle eut le lendemain matin l'honneur de tenter la première le passage de la barre. Trois navires, l'Amérique, l'Hercule et la Diane, nous avaient précédés, et nous connaissions déjà le sort funeste des deux premièrs: l'un avait fait naufrage en franchissant le passage; l'autre, n'ayant osé le tenter, était allé plus tard échouer sur la côte, poussé par un vent de nord. La Diane seule était entrée heureusement dans la rivière; mais elle n'en avait franchi la barre qu'en désespoir de cause, pour éviter le sort de l'Hercule.

Nous suivions donc les mouvements de la Glaneuse avec anxiété. En attendant le résultat de sa manœuvre, le cours de la vie semblait suspendu en nous. Cependant nous ne savions pas encore jusqu'à quel point il importait que le passage s'effectuât; nous ignorions que, dans le cas contraire, nous serions entraînés dans des dépenses incalculables pour faire conduire le chargement à Minatitlan, dans de petites pirogues qui chavirent avec une extrême facilité, et nous n'aurions pu supposer que les directeurs n'avaient pas même mis un canot à notre disposition ni à la barre ni à Minatitlan. Les colons des expéditions précédentes étaient restés trente et quarante jours sur la grève, et n'étaient

parvenus à faire monter une partie de leur matériel à Minatitlan et à la concession qu'en vendant l'autre à vil prix.

La Glaneuse avait à bord le pilote de la barre et le capitaine du fort. Le premier dirigeait la manœuvre, et, suivant la direction qu'il avait déjà prise pour l'Amérique, il laissa la passe à droite et porta le brick sur un banc de sable; puis, profitant du moment de trouble et de tumulte qui suivit la commotion qu'on venait de ressentir, il regagna sa chaloupe, où le capitaine l'avait précédé.

Lorsque nous vîmes ce beau brick s'incliner sur sa quille, que nous entendîmes les marins s'écrier : « La Glaneuse a touché! la Glaneuse est perdue! » un profond sentiment de pitié et de sympathique terreur nous rendit tout d'abord immobiles et muets. Chacun de nous pressentait instinctivement que le malheur qui frappait ces naufragés nous menaçait nous-mêmes, et que le Petit-Eugène n'aurait peut-être pas un meilleur sort que la Glaneuse. Cependant l'espérance nous revint peu à peu. Notre capitaine, changeant aussitôt de manœuvre, mit le cap sur le fort; nous avançâmes alors, laissant la Glaneuse derrière nous. La passe fut franchie, et le Petit-Eugène entra dans le bassin du Goatzacoalco à l'heure même où l'infortuné Guerrero était fusillé à Cuilapa. et ridee de leur cou.

Cependant la Glaneuse cherchait à se tirer du banc de sable où elle était engagée. On jeta une ancre à une trentaine de mètres du navire; puis l'équipage et les passagers tous ensemble se mirent à tirer le câble en halant le navire sur l'ancre. Un plein succès couronna leurs efforts : on entendit bientôt le frottement de la quille sur le sable, et le bâtiment fut remis à flot. Prenant alors la direction que nous avions suivie, la *Glaneuse* entra dans la rivière, et reçut le témoignage bruyant et sincère de nos félicitations.

Nous restâmes deux jours à la barre. Une fois à terre, les colons de la *Glaneuse* ne se souvinrent plus qu'ils avaient failli être victimes de la maladresse ou de la perfidie ¹ du pilote; ils ne songèrent qu'à préparer du produit de leur chasse un repas qui leur fît oublier les privations qu'ils avaient endurées à bord.

Le premier oiseau que mes gens tuèrent ne me donna pas une haute idée du gibier américain : c'était un de ces vautours appelés au Mexique zopilotls et à la Nouvelle-Orléans carancros ²; ils se nourrissent d'animaux morts, et font l'office de vidangeurs. Tout en plumant cet oiseau, mes gens s'étonnaient de sa puanteur; elle devint telle au moment où ils le vidaient, que, renonçant à leur tâche, ils jetèrent aux poissons du fleuve ce premier trophée de leur adresse. Partout où se trouve une case, on voit des zopilotls; ils abondent surtout à Vera-Cruz. Tout décèle en eux la bassesse de leurs fonctions; il y a quelque chose de hideux dans la forme de leur tête, dans la peau noire et ridée de leur cou.

Minatitlan, lieu de la résidence du douanier, était aussi celui du déchargement. Quoiqu'il n'y ait guère qu'une dizaine de lieues de la mer à ce village, nous n'y arrivâmes que le soir; néanmoins le temps ne nous parut pas long. Nous considérions d'un œil avide les forêts qui passaient devant nous, le développement du fleuve qui en certains endroits est d'une grande beauté, des masses de verdure et de branches entrelacées s'avancant de chaque côté jusqu'à quinze et vingt pieds des rives, tantôt en se courbant en arceaux, tantôt en rasant la surface de l'eau. Ici, c'était l'Uspanapan qui descend des montagnes de Chiapa, apportant au Goatzacoalco le tribut de ses ondes transparentes; plus loin Barragantitlan 1, dont les cases de roseaux dominent le fleuve. Quelques femmes, au corps cuivré et nu jusqu'à la ceinture, regardaient les navires d'un air inquiet; et les hommes, arrêtant le mouvement de leurs hamacs, semblaient frappés de la nouveauté de ce spectacle. De temps en temps on apercevait, étendu sur le sable, un caïman qui, à notre approche, se décidait à rentrer dans les eaux, ou une iguane 2 d'un vert doré, qui, après avoir fait quelques pas pour fuir, s'arrêtait en nous regardant d'un air intelligent pour juger du danger qui pouvait la menacer.

¹ Les débris des navires étaient une riche proie pour ce pilote et pour ses voisins de la barre.

² Du mot anglais corrompu carrion-crow. C'est le cathartes urubu (zopilotl à tête noire).

¹ Ce hameau n'existe plus. Les Indiens l'ont abandonné à cause des moustiques.

² L'iguane est une espèce de lézard inoffensif de deux à trois pieds de long. La chair en est délicate; elle tient de la grenouille et du poulet. Ses œufs sont meilleurs que ceux du homard. Une de celles que nous avons mangées en avait trenteneuf dans le ventre, gros comme des œufs de pigeon.

Le lendemain de notre arrivée à Minatitlan, à peine les teintes rosées de l'aurore doraient-elles les cimes des mangliers qui bordent la rive, que nous descendîmes à terre pour visiter les prétendues belles plantations, les soi-disant vastes cultures de M. Giordan, Nous fûmes reçus à notre débarquement par quelques-uns des premiers colons, qui, n'ayant plus ni société, ni ouvriers, ni argent, se trouvaient sans ressource dans ce hameau sauvage, à deux mille lieues de leur pays. Mais quel ne fut point notre étonnement lorsqu'ils nous apprirent que ce directeur de la colonie n'avait une si belle habitation qu'en imagination, et que toutes ses possessions se réduisaient à une petite case en planches et à un jardin de dix mètres carrés!

Nous eussions fait payer cher notre désappointement à ce misérable s'il eût été à son poste; mais depuis longtemps il avait été obligé de fuir pour se soustraire à la fureur des colons.

Il n'y avait pas deux heures que nous étions à terre, que presque tous ceux de nos ouvriers qui pouvaient exercer un métier vinrent nous déclarer plus ou moins grossièrement qu'ils nous quittaient. Ils avaient appris que les alcades des villages voisins, loin de les forcer à remplir leurs engagements envers nous, favorisaient leur désertion, et leur donnaient une piastre par jour et quelquefois plus pour travailler chez eux.

Au moment où nous adressions les plus vifs reproches à ces hommes qui violaient un engagement sacré et nous escroquaient le prix de leur passage, le capi-

taine vint nous dire que l'administrateur de la douane exigeait 400 piastres (2,000 francs) de droit de tonnage pour l'entrée du Petit-Eugène dans le port de Goatzacoalco. Après quelques réclamations, nous payâmes. Nous avions heureusement apporté, malgré le conseil de M. de Villevêque, assez d'argent pour satisfaire à cette taxe, sur l'existence de laquelle le prospectus avait gardé le silence. Mais quand le douanier nous annonça, en outre, que nous avions à payer des droits sur tout ce que nous apportions, notre indignation fut au comble. Il fallut nous résoudre à voir faire main-basse sur ce qui, pour nous, était une question de vie ou de mort, sur notre matériel d'exploitation, et même sur nos provisions de bouche : poudre, plomb de chasse, plomb en saumon, fer, acier, chaînes, cordages, toile en pièces, et jusqu'à nos fromages de Hollande, tout alla à la douane. L'administrateur retint pour les droits ce qu'il voulut, et nous rendit le reste, c'est-à-dire fort peu de chose, comme par faveur, plus d'un mois après notre débarquement.

Le découragement commença dès lors à s'emparer de ceux d'entre les nouveaux colons qui étaient venus sans détermination forte et bien arrêtée d'avance. Ils crurent tout perdu, ne virent plus de remède au mal, et entraînèrent avec eux ceux dont la résolution était la plus ferme et les plans les mieux combinés. Nos sociétés se mirent donc à la débandade, et aucune n'alla à la concession. Quelques-uns s'établirent aux Almagres, petit village situé sur la rive droite du fleuve, à huit ou dix lieues de Minatitlan, où ils res-

tèrent jusqu'à ce que toutes leurs ressources fussent épuisées, et les autres se dirigèrent sur Acayucan, San Andres, Vera-Cruz et Mexico.

Au lieu de trois cents colons au moins qui devaient se trouver réunis à la concession, offrant déjà les ressources d'un corps compacte et organisé, on n'en comptait alors qu'une douzaine, disséminés çà et là, qui s'obstinaient à rester dans leurs forêts, plutôt occupés à chasser pour vivre au jour le jour qu'à défricher et à cultiver pour l'avenir.

Ainsi, quand même nos sociétés fussent arrivées intactes sur les terres de la concession, avec des ouvriers pleins de courage, de zèle et d'activité, il eût été à peu près impossible de s'y maintenir, et à plus forte raison d'y faire fleurir un établissement. Pour atteindre ce but, il eût fallu arriver dans un lieu déjà préparé pour nous recevoir, où l'on eût à l'avance coupé les bois, construit les cases, creusé des pirogues et semé du maïs dans les terrains favorables à cette culture, et que notre inexpérience ne pouvait deviner. Mais les directeurs n'avaient pas dépensé une seule piastre dans l'intérêt de la colonie. La colonie ne rencontra donc sur cette terre que des difficultés sans nombre et de toute nature, qui paralysaient tous ses efforts et lui enlevaient tout espoir de réussite.

Les premiers colons durent à leur arrivée s'occuper immédiatement d'abattre les bois pour construire leurs cases et préparer les terrains destinés à la culture; ils changèrent subitement de manière de vivre en passant du repos absolu du navire aux trayaux les plus rudes sous un ciel brûlant, et cette brusque transition, qu'on doit soigneusement éviter sous les tropiques, amena bientôt avec elle les maladies et la mort. Pendant ce défrichement ils eurent à lutter contre la nature sous mille formes différentes : c'était la dureté des bois, la grosseur énorme des arbres, les reptiles, les insectes de toute espèce, et particulièrement les moustiques, qui par nuées venaient harceler les travailleurs, et causaient à ces malheureux des enflures et des plaies effrayantes à voir.

Enfin, après bien des épreuves et bien des fatigues, l'espoir commençait à naître : un assez grand terrain était cultivé; chaque jour on remarquait avec une joyeuse surprise les progrès d'une végétation prodigieuse; les cases s'accroissaient de constructions nouvelles ou de quelque meuble utile; mais alors survinrent les pluies, les inondations, et les colons désespérés virent se changer en lagunes leurs riantes cultures. Tout fut perdu, et plusieurs colons, prisonniers dans leurs cases par la crue des eaux, ne s'échappèrent qu'avec des peines inouïes.

La saison des pluies est celle des maladies; elles attaquent avec violence les Européens nouvellement débarqués, lorsqu'ils ignorent les précautions à prendre pour les éviter, ou qu'ils manquent des soins et des remèdes nécessaires pour les combattre. Il n'y a point de fièvre jaune au Goatzacoalco; mais il y a des fièvres intermittentes ou ataxiques plus ou moins dangereuses. Elles avaient emporté dans l'espace de quelques mois une soixantaine de personnes sur moins